La Comédiathèque





Le Coucou



Jean-Pierre Martinez

comediatheque.net

Ce texte est offert gracieusement à la lecture.
Avant toute exploitation publique, professionnelle ou amateur,
vous devez obtenir l'autorisation de la SACD :
www.sacd.fr

Le Coucou

Jean-Pierre Martinez

À la veille de Noël, le retour imprévu d'un grand-père qu'on croyait mort bouleverse la routine d'une famille d'apparence ordinaire.
Une comédie loufoque et cruelle sur le lien familial.
Allez directement en enfer… ou tirez une carte chance.

Personnages :
William
Judith
Fausto
Nina

Une adaptation de cette pièce pour un homme et trois femmes est disponible sur les sites de l'auteur :
https://comediatheque.net/
https://jeanpierremartinez.net/.

© La Comédiathèque

Acte 1

Un salon ouvrant sur une terrasse. Quelques décorations de Noël mais pas de sapin. Judith, quarante à cinquante ans, assise dans un fauteuil, lit un journal titrant sur l'éruption d'un volcan islandais perturbant le trafic aérien. William, son mari, même âge, prend soin d'une plante dans une jardinière. Il l'arrose, la vaporise, la taille... À court d'imagination, il s'installe dans un autre fauteuil. Silence. Un grand coucou à l'ancienne en forme de pendule de parquet, situé entre eux, chante trois fois.

William – Le coucou chante toujours trois fois…

Judith – Il est quelle heure ?

William – Je ne sais pas. Pas trois heures, en tout cas.

Judith – Il faudrait le faire réparer.

William – Ou s'en débarrasser. C'est quand les encombrants ?

Judith – C'est la seule chose qui te vient de ta famille.

William – Oui ben c'est encore trop encombrant…

Un temps.

William – C'est incroyable, ce temps, pour un mois de décembre.

Judith – C'est l'été indien.

William – Noël au balcon…

Judith – En tout cas, heureusement qu'on n'avait pas prévu de partir en vacances aujourd'hui. Tu as lu ça ? Tous les aéroports sont bloqués.

William – On se croirait revenus au temps des caravelles. Pour qu'un avion décolle, maintenant, il faut attendre que les vents soient favorables.

Judith – Tout ça à cause d'un volcan dont on ne peut même pas prononcer le nom.

William – Comme celui du diable…

Judith – Pardon ?

William – Le diable non plus, on ne peut pas prononcer son nom ! Ça prouve bien qu'il y a quelque chose de diabolique dans cette histoire.

Judith – Bon, ce n'est pas la fin du monde, non plus.

William – Je me demande si ce ne sont pas les millénaristes qui ont raison. Et si l'apocalypse était vraiment pour le 25 décembre de cette année ?

Judith – Parce qu'un volcan est entré en éruption ?

William – Pour les dinosaures aussi, ça a commencé comme ça !

Judith – Il ne faudrait jamais réveiller un volcan qui dort…

William – Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

Judith – En attendant la fin du monde ?

William – Quand le petit oiseau aura quitté son nid…

Judith – Il y a un nid ? Où ça ?

William – C'est une métaphore ! Je parle de Nina, notre fille ! Quand elle sera vraiment partie, et nous aura laissés tout seuls dans cette maison avec une chambre en trop.

Judith – Elle ne part pas pour toujours. Et elle ne va qu'à Paris. Elle reviendra.

William – Oui, en transit.

Judith – Je préfère ne pas y penser. Pas tout de suite…

William – Ça fait plus de vingt ans que nos journées sont rythmées par elle. Que notre vie tourne autour d'elle. Qu'est-ce qu'elle a mangé ? Qu'est-ce qu'elle va manger ? Qu'est-ce qu'elle a fait ? Qu'est-ce qu'elle va faire ? Il va falloir s'habituer à l'idée que maintenant, notre fille unique sait manger et aller aux toilettes toute seule.

Judith – Il faudra trouver d'autres repères, se créer de nouvelles habitudes.

William – Comment on faisait avant ?

Judith – Je ne sais plus.

William – Il va falloir réapprendre.

Judith – Mais ce ne sera plus jamais comme avant.

William – Alors il va falloir réinventer.

Judith remarque la jardinière.

Judith – Tu fais des plantations ?

William – Juste un ou deux plants de cannabis, pour notre consommation personnelle.

Judith – Non ?

William – On a dit qu'on devait changer nos repères, non ? Un petit pétard de temps en temps, ça devrait au moins nous aider à nous défaire de nos anciens repères. *(Elle le regarde interloquée.)* Je déconne, c'est des tomates cerises. J'ai trouvé ça chez le fleuriste.

Judith – Chez le fleuriste ? C'est très délicat de ta part, mais il ne fallait pas. J'espère que tu ne t'es pas ruiné, au moins…

William – Dix euros. J'y allais pour acheter un sapin de Noël. Mais il paraît que ça peut avoir un rendement incroyable, les tomates cerises. Plus que l'épicéa en tout cas. Tu as vu le prix des tomates cerises ? C'est presque aussi cher que le cannabis.

Judith – Et en plus c'est légal…

William – Si je fais vraiment partie de la charrette de licenciement, à la banque, je pourrais toujours faire dealer de tomates cerises.

Judith – Mmm…

William – Bon, pour l'instant je n'ai encore rien récolté, mais je l'ai acheté il y a une heure.

Judith – Oui, et on est quand même au mois de décembre.

Ils restent tous les deux silencieux un instant.

William – Tu vois, je ne sais même plus si je le redoute ou si je l'espère, ce licenciement.

Judith – Ça pourrait être l'occasion d'évoluer...

William – Ou le début de la fin, comme pour les dinosaures. Eux, ils n'ont pas réussi à évoluer...

Judith – On a de quoi voir venir. Tu toucherais une indemnité. Et puis je travaille, moi.

William – Je sais. C'est ça qui me déprime. Il y a vingt ans, on n'avait rien, et on n'avait peur de rien. Surtout pas de l'avenir. Aujourd'hui on a une maison, deux voitures, une assurance-vie chacun... On a tout, et on a peur de tout. Même des volcans. On est devenus des dinosaures, je te dis...

Un temps.

Judith – Tu aurais enfin le temps d'écrire ton roman. Tu en parles depuis des années. Comment ça s'appelait, au fait ?

William – « Mémoires d'un amnésique ».

Judith – C'est un bon titre.

William – Malheureusement, depuis le temps, il a déjà été pris.

Judith – Tu pourrais appeler ça « Mémoires d'un dinosaure »...

William – C'est déjà pris aussi. Tous les bons titres sont déjà pris. Tu te rends compte ? Si seulement j'étais né cent ans plus tôt, j'aurais pu intituler mon bouquin *À la Recherche du Temps Perdu* ou *Voyage au Bout de la Nuit*. Avec des titres pareils, évidemment, j'aurais fait un carton.

Judith – C'est à vous dégoûter d'écrire…

William – En attendant, je ferais mieux de ne pas lâcher l'idée de la culture en terrasse. Au cas où mon indemnité de licenciement ne soit pas à la hauteur de nos espérances.

Judith – Ça t'inquiète tant que ça ?

William – Pourquoi tu crois que j'ai acheté une plante vivrière plutôt qu'un plant de cannabis ?

Judith – Parce qu'ils ne vendent pas de plants de cannabis chez le fleuriste ?

On entend un bruit pénible de flûte parsemé de nombreuses fausses notes.

William – Qu'est-ce que c'est que ça ? C'est atroce ! Comment veux-tu que je puisse écrire le prochain Goncourt dans ces conditions ?

Judith – La fille de la voisine... Nina aussi apprenait à jouer de la flûte quand elle était au collège. Tu ne te souviens pas ?

William – C'est vrai. C'est incroyable. Hier encore, on lui apprenait à jouer du pipeau, et aujourd'hui elle est avocate. Remarque, c'est un peu pareil…

Judith – Quoi ?

William – Un avocat aussi, ça joue du pipeau.

Judith – Ah, oui… Pour éviter qu'on mette ses clients au violon.

William – Excellent. En tout cas, si un jour on découvre des plantations illicites sur notre terrasse, on pourra toujours l'appeler dès notre première heure de garde à vue. C'est quand même rassurant, non ?

Judith *(regardant la plante avec suspicion)* – Tu me jures que c'est bien un plant de tomates cerises ?

Nina arrive en tirant une valise à roulettes. C'est une jeune fille d'une vingtaine d'années au look assez sportif.

William – Alors ça y est, tu t'en vas ? Tu vas nous laisser tout seuls ici, comme deux vieux croûtons… On va enfin être un peu tranquilles.

Nina – Moi aussi.

William – On parlait de toi, justement. Je disais à ta mère que si un jour on découvre un cadavre enterré dans notre jardin, tu pourras toujours nous éviter d'avoir des ennuis avec la police.

Nina – Tu crois ?

William – C'est quand même nous qui avons payé tes études !

Judith – Tu ne veux vraiment pas qu'on t'accompagne à Paris ?

Nina – Ce n'est pas la peine, maman, je t'assure. Josiane passe me prendre en voiture.

William – Josiane ? C'est qui, ça, Josiane ?

Judith – La… collègue de Nina avec qui elle va partager son appartement, tu sais bien.

William – Non… On ne me dit rien… Et elle a quel âge cette Josiane ?

Nina – Qu'est-ce que ça peut faire ? T'es de la police ?

William – Les gens ont encore le droit d'appeler leur fille Josiane ? Ça n'a pas été interdit ?

Judith – Les loyers sont tellement chers, à Paris… Tu es sûre que tu n'as rien oublié ?

Nina – Si j'ai oublié quelque chose, je reviendrai. Je ne pars pas au bout du monde.

William – Oui, enfin… Ramené à l'échelle de Paris, le quinzième arrondissement, c'est quand même ce qui se rapproche le plus du bout du monde.

Nina *(à Judith)* – Je te laisse mes clefs ? Pour la femme de ménage…

William – C'est ça, laisse tes clefs à la réception en partant. Tu as pris quelque chose dans le minibar ?

Judith – Je te jure, tu devrais écrire ton bouquin. Si tu couchais par écrit toutes les bêtises que tu racontes, ça pourrait faire plusieurs volumes…

Le téléphone sonne à l'intérieur de la maison.

William – J'y vais. Je préfère ne pas assister à vos adieux déchirants.

William sort.

Nina – Il a l'air complètement déprimé…

Judith sourit.

Judith – Sa petite fille quitte la maison. Ça lui file un coup de vieux, forcément…

Nina – Je ne pars pas pour toujours !

Judith *(au bord des larmes)* – Oui, c'est ce que je lui ai dit… C'est vrai ?

Nina – Évidemment !

Nina prend sa mère dans ses bras pour la réconforter. Séquence émotion. Puis elles desserrent leur étreinte. Nina tend à sa mère un morceau de papier.

Nina – Tiens, je t'ai noté l'adresse et le code de l'immeuble. Tu viens quand tu veux !

Judith – Merci… *(Judith range le papier dans un tiroir et en sort un revolver.)* Ah, au fait… Je l'ai trouvé sous ton lit en faisant les poussières. Tu ne devrais quand même pas laisser traîner ça…

Nina – Désolée, c'était pour que papa ne le voit pas. Je suis supposée ne jamais m'en séparer, même à la maison.

Judith – Tu embrasseras Josiane de ma part…

Nina – OK.

Judith – Il faudra quand même bien que tu le dises un jour à ton père…

Nina – Quoi ?

Judith – Que c'est le concours pour entrer dans la police que tu as réussi, pas celui pour entrer dans la magistrature ! Pourquoi tu ne lui as pas dit ?

Nina – J'avais peur qu'il soit déçu… C'était sa dernière chance de me voir en robe au moins une fois dans sa vie…

Judith – Gendarme, c'est bien aussi.

Nina – Policier, maman…

Nina s'approche pour prendre le revolver mais s'arrête devant le plant de tomates cerises.

Nina – C'est quoi ça ?

Judith – Les plantations de ton père. Des tomates cerises…

Nina *(pas convaincue)* – Ah, oui…

William revient alors avec un combiné sans fil à la main. Judith glisse rapidement le revolver sous le canapé. William tend le combiné à Nina.

William *(à Nina)* – Pour toi. Josiane…

Nina – Merci… *(Nina repart avec le combiné.)* Allô… Oui Josiane…

William – Elle a une drôle de voix, non ?

Judith – Qui ?

William – Cette Josiane !

Judith – Quel genre de voix ?

William – Je ne sais pas… Pas très féminine.

Judith – Elle n'est pas hôtesse de l'air, tu sais.

William – Oui, ça je m'en serais douté… La question, c'est : qu'est-ce qu'on peut faire dans la vie quand on s'appelle Josiane ? C'est quand même un sacré handicap pour décrocher un emploi. Qu'est-ce qu'elle fait dans la vie ?

Judith – C'est… une collègue de Nina, je te dis. Elles font leur stage ensemble.

William – Leur stage d'avocat ? Dans quel cabinet ?

Judith – Je ne sais plus… Zelder et Carvani, je crois…

William – Ah, oui… Ça me dit vaguement quelque chose.

On entend brièvement depuis la rue une sirène de police. Nina revient.

Nina – Josiane m'attend en bas. Il va falloir que j'y aille…

Judith – Tu viens toujours dîner pour Noël ?

Nina – Mais oui ! Je t'ai dit. J'amène la dinde.

William – Tu peux même amener Josiane, si tu veux.

Nina – Ah oui ? Bon… Mais pourquoi j'amènerais Josiane ? On n'est pas mariées, non plus.

William – Tu peux tout me dire, tu sais… Je suis ton père… Je t'aimerais quand même…

Nina – Tout ?

William – Presque tout.

Nina – Même si la dinde s'avérait être un poulet ?

William ne comprend visiblement pas l'allusion.

Judith – Allez, vas-y, file.

William – Oui, c'est ça, dépêche-toi… On a hâte que tu sois partie… Depuis le temps qu'on rêvait d'avoir une chambre d'amis… *(Nina lui fait la bise.)* Il ne nous reste plus qu'à trouver des amis. Mais maintenant qu'on n'a plus d'enfant à charge, on va avoir le temps de s'en faire…

Nina s'apprête à s'en aller avec sa valise à roulettes.

Judith – Tu m'appelles en arrivant ?

Nina – Ne t'inquiète pas.

Nina s'en va. Ils restent assis sur le canapé, silencieux.

William – Et voilà… Ça y est… On est des vieux cons.

Judith – Tu étais déjà un vieux con avant ça.

Silence.

William – Tu veux faire un Monopoly ?

Judith – À deux, ce n'est pas très drôle. Mais on pourra faire une partie à Noël, comme tous les ans. Avec Josiane…

William – Qu'est-ce qu'on va faire de sa chambre ?

Judith – C'est une obsession ! Il n'y a pas d'urgence…

William – On pourrait la laisser en l'état et en faire un mausolée ? On y brûlerait de l'encens de temps en temps.

Judith – Tu veux qu'on fasse un petit voyage ? Il me reste plein de vacances à prendre. Et puis dans les pompes funèbres, passée la période des fêtes, c'est plutôt la morte saison…

William – Mmm…

Judith – Va savoir pourquoi, les gens préfèrent mourir entre Noël et le Jour de l'An.

William – Ce qu'il nous faudrait, c'est des vacances définitives.

Judith – Tu me fais peur…

William – Si je suis licencié, tu pourrais arrêter de travailler, toi aussi.

Judith – Je ne sais pas si on peut vraiment se le permettre… Il faut quand même payer la maison de retraite de ta mère… À moins de gagner au loto… Et puis qu'est-ce que je ferais, moi ?

William – Je ne sais pas… Tu pourrais enfin faire ce que tu veux ! Tu n'as jamais eu envie de faire autre chose ?

Judith – Tu sais ce qui me tenterait bien… Ça fait un moment que j'y pense…

William – Non.

Judith – Ouvrir des chambres d'hôtes…

William – Pourquoi pas ! On a déjà une chambre qui vient de se libérer...

Judith – Pas ici ! À la campagne !

William *(horrifié)* – À la campagne !

La sonnette de l'entrée retentit.

Judith – Tu vois… Je t'avais dit qu'elle reviendrait… Elle a sûrement oublié quelque chose…

Judith va ouvrir. William tend le bras, attrape le journal et l'ouvre.

William *(lisant)* – Évasion à la prison de la Santé… Le détenu parvient à s'échapper en braquant sur ses gardiens un revolver factice… C'est curieux, pourquoi ce visage me dit quelque chose… ?

Judith revient.

Judith – Ce n'est pas Nina…

William – Qui c'est ?

Judith – Un type d'un certain âge habillé d'une drôle de façon…

William – Avec une barbe blanche et un costume rouge ? Je me disais aussi. C'est qui cet abruti qui a garé son traîneau juste en bas sur une place « handicapé »…

Judith – Cet abruti-là prétend être ton père.

William – Mon père ?

Judith – Je croyais qu'il était mort !

William – Moi aussi…

Judith – C'est ce que tu m'avais dit ! Il n'est pas mort ?

William – Pour moi, il était mort... Je ne l'ai pas revu depuis vingt ans.

Judith – Et qu'est-ce qui te faisait penser qu'il était mort ?

William – Un jour, j'ai trouvé des ossements, chez ma mère, en bêchant le jardin.

Judith – Ton fameux penchant pour l'agriculture…

William – J'ai pensé que c'était elle qui l'avait enterré là.

Judith – Ah oui, c'est… C'est aussi la première chose qui me serait venue à l'esprit. Et tu ne lui as pas demandé ?

William – À qui ?

Judith – À ta mère !

William – Au début, je n'ai pas osé. Ce n'est pas le genre de question qu'on pose facilement à sa mère. Elle m'avait seulement dit qu'il était parti pour un long voyage...

Judith – Et après ? Tu ne t'es pas demandé pourquoi vingt ans après il n'était pas encore revenu ?

William – Si, mais... Depuis que maman est dans cette maison de retraite… Tu sais bien qu'elle ne se souvient plus de rien. Même si la police la passait à tabac, elle serait incapable de leur dire son propre nom...

Judith – Bon ben on ne peut pas le laisser à la porte...

William – Pourquoi ?

Judith – C'est ton père quand même…

Judith repart, laissant William désemparé.

William – Mais alors c'était qui, ces ossements, dans le jardin ?

Noir.

Acte 2

Judith revient avec un homme d'un certain âge, de belle prestance, portant des vêtements démodés et un peu voyants, avec un paquet cadeau à la main.

Judith – C'est vraiment gentil de passer nous faire une petite visite. Mais je ne connais même pas votre prénom…

Fausto – Fausto. Je m'appelle Fausto, chère Madame. Mais vous pouvez m'appeler… Fausto.

William – Je ne me souvenais pas qu'il s'appelait Fausto...

Moment de flottement.

Judith – Eh ben, William, tu ne dis pas bonjour à ton père ?

William – Si, si, je… Papa ? Quel bon vent t'amène ?

Fausto – Plutôt un vent contraire, à vrai dire.

William – Tiens donc… C'est curieux, mais c'est l'inverse qui m'aurait étonné…

Fausto – Je devais prendre un avion à Roissy, mais à cause de ce nuage volcanique…

William *(à Judith)* – Quand je te disais qu'il y avait quelque chose de diabolique dans cette histoire de volcan… Les entrailles de la terre se mettent à cracher le feu, et voilà mon père qui débarque après être sorti de sa tombe…

Judith – Donc, vous êtes en transit…

Fausto – Je me suis dit que j'allais en profiter pour passer voir mon fils… Et faire enfin la connaissance de ma belle fille… et de mon petit-fils.

Judith – C'est une fille…

Fausto – Ah…

Judith – Et puis vous tombez mal…

William – Elle vient de quitter définitivement la maison… Ce n'est vraiment pas de chance, tu serais passé seulement dix ans plus tôt, tu aurais pu la croiser…

Judith perçoit le malaise et tente de meubler.

Judith – Mais je vous en prie, asseyez-vous !

Fausto lui tend le paquet cadeau.

Fausto – Tenez, j'ai apporté ça pour la petite.

Judith *(prenant le cadeau)* – Ah, merci ! Je lui donnerai dès que je la verrai. Vous n'avez pas de bagages ?

Fausto – Je les ai laissés… à la consigne de l'aéroport.

Judith – Vous voulez boire quelque chose ?

Fausto – Je ne voudrais pas vous déranger…

Judith – Pensez-vous ! Qu'est-ce que je peux vous proposer… Nous prenons très rarement l'apéritif.

William – On reçoit très peu de visite… Comme on a peu d'amis et pas de famille proche.

Judith – Du vin de pruneaux, ça vous tente ? On a ramené ça de nos vacances cet été du côté d'Agen. On n'a pas encore eu l'occasion de le déboucher…

Fausto – Du vin de pruneaux, parfait.

William – C'est bon pour le transit.

Judith pose le paquet cadeau dans un coin et sort. Silence embarrassé.

Fausto – Alors fiston, comment va ?

William – Très bien, merci.

Fausto – Tu n'es pas content de revoir ton vieux père ?

William – Si, si, mais... Tu fais éruption, comme ça…

Fausto – Irruption. On dit irruption. Éruption, c'est pour les volcans.

William – C'est gentil de revenir me donner quelques leçons de français… La dernière fois que je t'ai vu, je venais de passer le bac.

Fausto – Et tu l'as eu ?

William – Je te remercie de te soucier de ma scolarité secondaire, mais… tu étais où, au fait, ces vingt dernières années ?

Fausto – Pas très loin d'ici, en réalité. Quelques kilomètres à peine à vol d'oiseau.

William – Ah, oui… Ça explique tout à fait que tu ne sois jamais venu me voir avant. Remarque, tu n'es pas un oiseau, après tout.

Fausto – Les oiseaux aussi, il arrive qu'on les mette en cage...

Judith revient avec sur un plateau une bouteille de vin de pruneaux et trois verres.

Judith – Voilà, voilà… Ça va nous rafraîchir…

Judith fait le service.

Fausto – Merci.

Judith – Vous vous rendez compte ? Prendre l'apéritif la fenêtre ouverte en plein mois de décembre !

Fausto – Noël au balcon...

Judith – Oui, c'est ce que me disait mon mari… Alors comme ça, vous êtes le papa de William.

Fausto – Techniquement, oui…

Judith – J'imagine que vous n'habitez pas en France…

Fausto – Je n'ai pas vraiment de port d'attache.

William – Tant qu'on a la Santé…

Judith trempe les lèvres dans son verre.

Judith – C'est un peu tiède, non ? Je vais chercher des glaçons, ce sera meilleur...

Judith repart.

William – Alors comme ça ils t'ont libéré ? Pas pour bonne conduite, j'imagine ?

Fausto – Pas exactement...

William – Tu t'es évadé ?

Fausto – C'est un peu plus compliqué que ça.

William – Je trouve ça déjà assez compliqué, moi...

Fausto – Disons que j'ai bénéficié... d'un concours de circonstances.

William – Tiens donc ?

Fausto – Je m'apprêtais à quitter le territoire, mais à cause de ce volcan...

William – Alors tu t'es souvenu que tu avais un fils.

Fausto – Dans ma situation... Il vaut mieux que je ne dorme pas à l'hôtel ce soir. Tout naturellement, j'ai pensé à toi...

William – Tout naturellement ?

Fausto – Tu ne dénoncerais pas ton propre père à la police ?

William – Ça dépend... Il y a une récompense ?

Judith revient avec un seau à glaçons.

Judith – Et voilà les glaçons !

Avec une pince, elle met des glaçons dans les verres.

Fausto – Merci pour votre hospitalité...

Judith – À propos, vous savez où dormir ce soir ? Si votre avion ne peut pas décoller avant demain…

William lui lance un regard incendiaire.

Fausto – Je vais me débrouiller.

William – Et puis on n'a pas trop de place pour l'accueillir...

Judith – Il y a la chambre de Nina. Toi qui rêvais d'avoir une chambre d'ami...

William – Mais... ce n'est pas un ami.

Judith – Encore un peu de vin de pruneaux ?

On entend alors une sonnerie, et Fausto sort de sa poche un téléphone portable dont la grande taille témoigne de l'ancienneté. Fausto déplie l'antenne télescopique, et prend l'appel.

Fausto – Allô...? *(Aux deux autres)* Excusez-moi... Allô…

Fausto s'éloigne vers l'intérieur de la maison.

William – Qu'est-ce qui t'a pris de lui proposer la chambre de Nina ?

Judith – C'est ton père, non ?

William – Je ne le connais pas, ce type !

Judith – Tu n'es pas sûr que c'est lui ?

William – Ça fait vingt ans que je ne l'ai pas vu ! Mais je ne me souviens pas qu'il ressemblait à ça.

Judith – En vingt ans, on change évidemment. Tu ne serais pas en train de perdre la mémoire, comme ta mère, au moins ?

William – Tu trouves qu'il me ressemble ?

Judith – Si tu n'es pas sûr que c'est lui, on peut lui demander ses papiers...

William – Ce que j'aimerais, surtout, c'est pouvoir le fouiller.

Judith – Pour quoi faire ?

William – Pour voir s'il n'a pas une arme sur lui !

Judith – Ah, oui...

William – Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir là-dedans...? On entend comme un tic tac, non ?

Judith – Tu crois que ton père serait venu se faire exploser chez nous avec un colis piégé après vingt ans d'absence ?

William – Alors qu'est-ce que c'est ?

Judith – C'est le coucou !

William – Le coucou… Tu veux dire mon père ? Lui aussi, je crois qu'il a tendance à venir pondre ses œufs dans le nid des autres…

Fausto revient avec un sourire un peu figé sur les lèvres.

Fausto – Ça me gêne un peu, mais je crois que je vais devoir accepter votre aimable invitation, finalement... Un ami m'avait proposé de m'accueillir, mais il vient de se décommander.

Judith – Pas de problème. Vous êtes ici chez vous. En attendant que le vent tourne...

Fausto – Le vent…

Judith – Le nuage radioactif... Je veux dire volcanique...

Fausto – Ah, oui, bien sûr.

Judith – Au moins, celui-là, on n'a pas essayé de nous faire croire qu'il s'est arrêté à la frontière...

Fausto – Les nuages, c'est comme les oiseaux, ils ne connaissent pas les frontières.

William – Même celles de l'espace Schengen...

On entend la sonnette de l'entrée. Fausto se fige.

Fausto – Vous attendez quelqu'un ?

Judith – Non... Je vais voir...

Judith sort.

Fausto – Il y a moyen de sortir par la terrasse ?

William – Oui. Ça donne sur le jardin.

Fausto – Ah...?

William – Tu peux toujours essayer de sauter. Mais on est au troisième...

Fausto – Ah...

Judith arrive avec Nina.

William – Ah, c'est toi... Fausto craignait que ce soit la police...

Judith – Nina avait oublié… son portable. C'est tellement petit maintenant, on ne sait jamais où on les a fourrés… Le vôtre, au moins, vous ne risquez pas de le perdre ! Fausto, je vous présente Nina, ma fille... Nina, voici...

William *(l'interrompant)* – Fausto, un SDF qu'on vient de ramasser dans la rue… Il avait un panneau « j'ai faim » autour du cou, alors on l'a invité à prendre l'apéritif…

Judith est prise de court par ce mensonge, et Nina est évidemment étonnée.

Nina – Enchantée...

Judith – Fausto va dormir ici cette nuit.

Nina – Eh ben... Votre chambre d'ami ne sera pas restée longtemps inoccupée...

Judith – Tu prendras bien un peu de vin de pruneaux avec nous ?

Nina – Pourquoi pas...

William – Tu es sûre que ça ne va pas te retarder ? Josiane va s'inquiéter...

Nina – Je ne suis pas à cinq minutes.

William – Je vais faire le service. *(À Judith)* Si tu allais montrer sa chambre à notre ami en attendant ? *(À Fausto)* C'est la suite familiale, vous verrez c'est très calme.

Fausto – Très bien...

Judith – Vous me suivez ?

Judith sort avec Fausto.

Fausto – Mademoiselle...

William sert un verre à Nina. Nina lance un regard intrigué vers son père, qui semble mal à l'aise.

William – Tu ne bois pas ton apéritif ?

Nina – C'est qui ce type ?

William – Je te dis : un clochard. Il ne savait pas où dormir cette nuit, alors comme on avait une chambre de libre…

Nina – Ce n'est pas trop ton genre, la charité chrétienne, non... ?

William – C'est Noël, quand même !

Nina – Tu dis toujours que Noël, tu n'en as rien à faire.

William – Eh ben justement, j'ai décidé de redonner du sens à cette fête qui n'est devenue au fil du temps qu'une célébration indécente de la société de consommation. Tu sais qu'auparavant, à Noël, on mettait un couvert de plus pour n'importe quel inconnu qui viendrait frapper à la porte ?

Nina – Comme le Père Noël…

William – C'était le « couvert du pauvre ». On disait qu'il était destiné à l'âme des morts de la famille, qui était conviée à la fête.

Nina *(sceptique)* – Hun, hun…

William – Tiens, d'ailleurs, la preuve que c'est un brave type, il a apporté un cadeau pour toi…

Nina jette un regard vers le paquet.

Nina – Pour moi ? Il me connaît ?

William – Il faut croire qu'il a entendu parler de toi.

Nina ouvre le paquet, et en sort un revolver qu'elle prend en main.

Nina – Un revolver… Très bien… Tu le remercieras de ma part…

William – Quand tu étais petite, tu jouais toujours aux gendarmes et aux voleurs… Tu te souviens ? Aucune de tes copines ne voulait jouer avec toi…

Nina – Mmm…

Pour se donner une contenance, Nina jette un regard au journal.

William – Un jour, tu avais même enfermé la femme de ménage dans un placard du sous-sol parce que tu l'accusais de t'avoir volé des bonbons. On ne l'a retrouvée que le lendemain matin…

L'attention de Nina semble soudain attirée par un article.

Nina – Un SDF… Sa photo est dans le journal ! Vous n'avez pas vu ?

William – Non…

Nina – Il s'est échappé ce matin de la Santé ! Je savais bien que sa tête me disait quelque chose… J'ai dû voir l'avis de recherche au bureau…

William – Il a déjà un avocat ?

Nina – Ce type est dangereux, je te dis !

Fausto revient avec Judith. Machinalement Nina braque l'arme sur Fausto, qui a une réaction de recul.

Fausto – Je suis désolé, si j'avais su, j'aurais pris une poupée…

William – Ah, oui, ça aurait été beaucoup plus adapté pour une fille. Surtout une fille de son âge.

Fausto – Rassurez-vous, c'est un faux.

Nina – Remarquablement imité…

William prend le jouet des mains de Nina et l'examine.

William – Un gardien de prison s'y tromperait sûrement si on lui braquait ça sous le nez… *(William joue avec le revolver en le faisant tourner maladroitement autour de son doigt à la façon d'un cow-boy, le revolver lui échappe des mains et il est projeté derrière le canapé.)* Désolé, je manque d'entraînement...

William se penche et par mégarde, au lieu du jouet, ramasse le vrai revolver caché là précédemment par Judith.

Judith – Oh, mon Dieu…

William *(à Nina)* – Mais tu t'y connais tant que ça, en armes ?

Nina – C'est-à-dire que… Dans mon métier…

William – Ma fille est avocate.

Fausto – Ah, très bien… Un avocat dans la famille, ça peut toujours rendre service…

Judith *(à Nina)* – Je me demande si ce ne serait pas le bon moment pour ton coming out…

William – J'en étais sûr !

Nina – Ce n'est pas du tout ce que tu crois, je t'assure. Mais je t'en prie, pose cette arme sans faire de geste brusque…

Pour plaisanter, William vise son père avec le revolver qu'il croit factice.

William – J'ai toujours rêvé de faire ça… Il faudra que j'en parle à mon psy.

Nina – Non !

William appuie accidentellement sur la gâchette et est surpris lui-même par le bruit du coup de feu.

William – Le coup est parti tout seul… La gâchette est vraiment sensible. Et quel réalisme ! J'ai même senti le mouvement de recul, dis donc. Je ne sais pas comment ils arrivent à faire ça.

Son père reste un instant de marbre, puis s'effondre.

Judith – Oh mon Dieu, tu viens de tuer ton père.

William – Oui, c'est ce que je disais… J'ai toujours rêvé de faire ça…

Nina – Son père ?

Judith – Ton grand-père…

Nina – Je croyais que pépé était mort !

Judith – Eh bien maintenant, il l'est…

Nina – Je crois que je vais dire à Josiane de ne pas m'attendre…

Noir.

Acte 3

Consternation de Judith et Nina devant le corps de Fausto étendu par terre. William semble étonné.

William – Mais c'est un faux ! Vous voyez bien qu'il fait semblant, pour nous faire rire. Hein, papa ?

Nina – C'est mon arme de service.

William – Ton arme de service ?

Nina – Je suis flic, papa, pas avocate…

William – Flic ?

Judith ramasse le revolver en jouet.

Judith – Le faux, c'est celui-là.

William – Oups… Je crois que ma psy appellerait ça un acte manqué.

Nina – Pour un acte manqué, c'est plutôt réussi...

Judith – Oh mon Dieu, qu'est-ce qu'on va faire !

William – On pourrait l'enterrer dans le jardin.

Judith – C'est une tradition familiale ?

Nina – Mais on ne peut pas faire ça ! Ce n'est pas légal !

Judith – Écoute, ma chérie, je crois que ce n'est vraiment pas le moment d'être psychorigide.

Nina – Psychorigide ?

William – C'est un homicide involontaire…

Judith – Et puis tu l'as dit toi-même : il s'agit de ton arme de service ! Je t'avais dit de ne pas la laisser traîner n'importe où…

William – Il est en fuite, personne ne s'inquiéterait de sa disparition.

Judith – On dirait qu'il bouge encore…

William – Ce serait quand même plus humain de l'achever avant de l'enterrer, non ?

Nina examine Fausto en lui ouvrant la chemise.

Nina – La balle a ripé sur sa médaille. Il est seulement sonné par le choc…

William – Une médaille ?

Nina – En acier, apparemment.

William – Il a dû graver ça dans sa cellule pour s'occuper.

Nina – À l'effigie du pape…

Judith – Oh, mon Dieu, c'est un miracle !

William – Encore un ou deux comme ça, et le souverain pontife pourra être béatifié. Mais je ne savais pas que mon père était aussi pieux…

Judith – Les Italiens, tu sais, même les mafiosos…

William – Je ne savais pas non plus qu'il était italien.

Fausto reprend ses esprits.

Fausto – Qu'est-ce qui s'est passé ?

Judith – Juste un petit malaise, papy… Ça doit être l'émotion... Ces retrouvailles familiales, évidemment, ça doit vous secouer un peu...

Nina – Reste qu'il s'est évadé de prison.

Judith – On ne peut quand même pas le livrer à la police.

Nina – La police c'est moi !

Fausto – Je croyais qu'elle était avocate ?

William – Moi aussi… C'est marrant, hier encore, ça m'aurait contrarié, mais là je suis presque soulagé.

Nina – Ah oui ?

William – Ça va considérablement simplifier ces retrouvailles familiales.

Judith – Qu'est-ce qu'on va faire de lui…

Nina – Vol à main armée, recel, maintenant évasion... On n'a jamais retrouvé le butin de son dernier hold-up…

William – Tiens donc…

Judith – Mais c'est ton grand-père, malgré tout.

William – On ne choisit pas sa famille… *(À Fausto)* Bon, si tu me disais pourquoi tu es venu, au juste ?

Un temps.

Fausto – Je suis passé voir ta mère avant de venir ici.

William – Et alors ?

Fausto – Elle ne se souvenait plus de moi. Je crois qu'elle n'a plus toute sa tête.

William – Moi aussi, je t'avais oublié. Et pourtant, j'ai toute ma tête. Oublier quelqu'un qu'on n'a pas vu depuis vingt ans, c'est normal, tu sais…

Fausto – Le problème, c'est que… j'aurais bien voulu qu'elle se souvienne d'une chose en particulier.

William – Raconte-moi ça…

Fausto – C'est elle qui a planqué le butin de mon dernier hold-up.

William – Et elle ne se souvient plus de l'endroit où elle l'a caché, c'est ça ?

Fausto – Tu n'aurais pas une idée, toi ?

William – Moi ?

Fausto – Elle aurait pu t'en parler.

William – Même quand elle avait toute sa tête, ma mère n'était pas du genre bavarde. Elle ne m'avait même pas dit que mon père était en prison et pas enterré dans le jardin…

Nina – Dans le jardin ?

Le coucou chante trois fois.

Judith – Et maintenant, elle est un peu comme ce vieux coucou. Le disque est rayé.

Nina – Non, mais je rêve... Il s'agit du produit d'un vol à main armée, là !

Judith – Combien ?

Fausto – Douze millions.

Judith – Douze millions !

William – Ah, oui, quand même…

Judith – Ça permet de faire des projets.

Fausto – On pourrait partager.

Judith – Une donation, en quelque sorte…

William – Pour solde de tout compte.

Judith – Et il vient d'où, ce fric ?

Fausto – La Société Générale.

Nina – On parle d'un casse, hein ? Pas d'un retrait en espèces…

Judith *(à William)* – Tu pourrais considérer ça comme une indemnité de départ ?

Nina – Il faudrait encore qu'on retrouve l'argent…

William – Ça ne va pas être simple. Quand on a mis maman dans cette institution spécialisée, on a dû vendre sa maison pour payer une partie de la note... Je nous vois mal demander aux nouveaux propriétaires si on peut faire des trous dans leur jardin...

Judith – Au fait, si ce n'était pas ton père, c'était qui, les ossements, dans le jardin ?

Nina – Les ossements ? Quels ossements ?

Fausto – Le jardinier est tombé sur le magot en voulant planter des bambous. Juste après il est tombé d'un cerisier.

William – Un accident domestique, en quelque sorte.

Nina – Ce n'est vraiment pas de chance.

Fausto – Comme il travaillait au noir, et qu'il n'avait pas de famille, ta mère a préféré s'occuper elle-même de ses funérailles. Elle l'a enterré au pied du cerisier, dans la plus stricte intimité…

William – C'est tellement triste de ne pas pouvoir compter sur une famille aimante, même le jour de son enterrement…

Judith – Ça c'est bien vrai… Je travaille aux pompes funèbres, et croyez-moi, parfois ce serait plus gai d'être enterré dans son jardin.

William – Surtout pour un jardinier.

Fausto – C'est juste après que ta mère a décidé de planquer les biftons ailleurs, mais je ne sais pas où…

Judith – Où est-ce que cette vieille folle aurait bien pu planquer l'oseille...

Fausto *(à Nina)* – Tu n'as pas la moindre idée de l'endroit où ta grand-mère aurait pu cacher cet argent ?

Nina – Non... Mais même si je le savais, ce n'est pas à vous que je le dirais !

Judith – Réfléchissons un peu. Qu'est-ce qu'elle aurait pu faire de cette fortune… ?

William – Elle a peut-être ouvert un compte secret en Suisse ?

Nina – Tu vois mémé ouvrir un compte en Suisse ?

William – Et puis il faudrait encore connaître la banque et le numéro de compte…

Judith – Elle aurait pu aussi le planquer ici.

William – Elle a quand même passé quelques mois avec nous avant que Judith insiste pour qu'on la place en institution…

Judith – Moi ?

William – Ben oui…

Judith – C'est la meilleure ! C'est toi qui disais que tu ne la supportais plus !

Fausto – On n'a qu'à fouiller la maison…

William – Ce n'est pas si grand… S'il y avait de l'argent caché ici, je pense qu'on s'en serait rendu compte.

Judith – À moins que quelqu'un l'ait trouvé et ait décidé de le garder pour lui… ou pour elle.

Nina – C'est pour moi que tu dis ça ?

Judith – Mais non, je pensais… à la femme de ménage, par exemple. Tu te souviens, quand tu étais petite, elle te volait déjà tes bonbons…

Fausto – Elle l'a peut-être emporté avec elle dans sa maison de retraite.

William – En partant de chez elle, elle n'a voulu emporter que ce vieux coucou qui nous casse les burnes toute la journée.

Judith – Sans parler de la nuit...

William – Vous pensez bien qu'à la maison de retraite, ils n'en ont pas voulu. Alors ta grand-mère nous l'a refilé.

Nina – Peut-être pour s'assurer que toutes les heures, vous auriez une pensée émue pour elle...

William – Si ça ne tenait qu'à moi, ça fait longtemps qu'on aurait refourgué cette vieillerie à la Croix-Rouge.

Nina – C'est tout ce qui te reste de ta famille ! Enfin, je veux dire, à part ton père et ta mère…

Le coucou chante à nouveau trois fois.

Fausto *(regardant sa montre)* – Quelle heure il est ?

William – Quand les infirmiers sont venus pour emmener maman, il était trois heures. Et depuis qu'elle est partie, le coucou sonne toujours trois fois. Pour nous faire culpabiliser, sûrement.

Judith – Nom de Dieu, le coucou !

Nina – Quoi ?

Judith – Et si elle avait planqué le fric dedans ?

Ils se tournent tous vers le coucou.

William – Ça ne coûte rien de vérifier…

Pendant que Judith fouille l'intérieur de la pendule, Fausto lance un regard à Nina.

Fausto – Et tu te plais dans la police ?

William et Judith continuent leurs recherches.

William – Je ne trouve rien, et toi ?

Judith – Non... Ah, si... !

Elle sort un sac poubelle qu'elle ouvre sous le regard attentif des trois autres.

Judith – Un sac plein de billets...

William – C'est sûrement ça qui bloquait le mécanisme sur trois heures.

Nina – Combien déjà ?

Fausto – Dans les 12 millions de francs.

William – Des francs ? *(William examine les billets).* Oh, putain, c'est des francs !

Fausto – Ben oui... C'était il y a vingt ans...

Stupéfaction générale.

William – Qu'est-ce que tu veux qu'on foute avec des francs ?

Judith sort son smartphone et pianote.

Judith – Les francs ne sont plus échangeables contre des euros depuis le 17 février 2012.

William *(à Fausto)* – Alors c'est râpé... Ça m'étonnait aussi.

Judith regarde au fond du sac.

Judith – Attendez un peu... Il y a aussi quatre lingots d'or au fond du sac...

Fausto examine le contenu du sac.

Fausto – Quatre lingots ? Il y en avait huit ! Où sont passés les autres ?

Fausto leur lance un regard suspicieux.

Nina – C'est ça, traite-nous de voleurs, papy…

Fausto – Qu'est-ce qu'elle a fait du reste ?

William – Elle l'a peut-être dépensé.

Judith – Alors qu'on se saigne aux quatre veines pour payer sa maison de retraite…

William – Ça fait combien en euros, quatre lingots ?

Nina – Ça dépend du cours de l'or, mais ça doit faire une belle somme...

William – Si on oublie les billets qui ne sont plus échangeables, ça ne doit plus faire grand-chose.

Judith – Qu'est-ce qu'on fait ?

William – On partage ?

Nina – Mais c'est de l'argent volé !

Judith – C'est l'argent d'une banque, c'est eux les voleurs !

Fausto – Maintenant, c'est vrai que divisé en quatre… Un lingot chacun... On n'irait pas bien loin avec ça… Surtout moi…

Judith – On pourrait investir le tout dans des chambres d'hôtes à la campagne et s'en occuper tous ensemble ! La famille serait enfin réunie !

Aucun enthousiasme des trois autres.

Fausto – Ou alors on joue le tout au poker, et que le meilleur gagne…

William – Au poker ? Tu parles ! Il a dû passer les vingt dernières années de sa vie à jouer aux cartes avec ses codétenus. Autant jouer au scrabble avec un académicien !

Nina – Dans ce cas, un jeu de hasard.

Fausto – La roulette russe ?

William – Papy plaisante…

Judith – On n'a qu'à jouer ça au Monopoly !

Stupéfaction des trois autres.

Noir.

Acte 4

Ils ont entamé une partie de Monopoly endiablée, dans une ambiance de casino.

Nina – C'est la première fois que je joue au Monopoly avec des vrais billets...

Nina lance les dés.

Judith – Tu parles… Des francs qui ne sont même plus échangeables contre des euros...

Nina – Cinq. Chance. *(Elle tire une carte)* Vous avez gagné le deuxième prix de beauté. 500 francs…

William lance les dés.

William – Sept. Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept… Paradis, j'achète !

Fausto lance les dés.

Fausto – Trois. Un deux, trois… Caisse de Communauté. Vous êtes libéré de prison. Cette carte peut être conservée jusqu'à ce qu'elle soit utilisée ou revendue. Je conserve…

Judith lance les dés.

Judith – Huit. Belleville. C'est chez moi. Je mets un gîte et trois chambres d'hôtes…

Nina lance les dés.

Nina – Deux. Un, deux. Allez en prison… C'est ce qui va finir par nous arriver à tous, moi je vous le dis…

William lance les dés. On entend une sirène de police au loin.

William – Quatre. Un, deux, trois, quatre… Chance. La Société Générale vous offre 3.000 francs pour votre installation.

Judith – Des francs...

William – C'est la banque où je travaille qui a offert ce Monopoly à Nina quand on lui a ouvert son premier compte…

Fausto lance les dés.

Fausto – Onze. Pigalle ! J'achète ! Je mets deux hôtels de passe et trois maisons closes !

Fausto s'apprête à se servir directement dans la caisse. Nina réagit aussitôt en braquant son revolver vers lui.

Nina – Touche pas au grisbi, pépé ! C'est moi qui surveille la banque ! *(Fausto braque à son tour un revolver dans la direction de Nina.)* C'est moi qui ai le vrai, je te conseille de laisser tomber…

Fausto cède et baisse son arme.

Fausto – Ça me fait de la peine que ma propre petite fille me soupçonne de malhonnêteté.

On sonne à la porte. Ils se figent tous.

Judith – Qui ça peut bien être à cette heure-ci ?

Nina – Vous n'avez pas entendu la sirène de police ?

William – Je crois que la partie est terminée…

Nina – Pas si vite… On n'arrête pas une partie de Monopoly comme ça… Je vais voir… *(Nina se lève.)* Papa, fais gaffe à la banque !

William – Ne t'inquiète pas, j'ai l'habitude.

Ils attendent un instant en se regardant les uns les autres avec suspicion.

Judith – Encore un peu de vin de pruneaux ?

Nina revient.

William – Alors ?

Nina – C'était les collègues… Pour savoir si par hasard, le fugitif ne se serait pas réfugié chez son fils…

Fausto – Et alors ?

Nina – Je leur ai montré ma carte de police…

Fausto *(soulagé)* – Bon sang ne saurait mentir… Maintenant, tu fais vraiment partie de la famille.

Nina – La partie continue…

Judith lance les dés.

Judith – Douze. Champs-Élysées…

William – C'est à moi ! Avec un hôtel, 150.000 francs.

Judith – Et voilà… Je suis ruinée… *(À William)* Mais après tout, on est mariés sous le régime de la communauté, non ?

Nina lance les dés.

Nina – Sept. Payez une amende de 100 francs ou tirez une carte chance. Je tire une carte chance. *(Elle tire une carte et blêmit)* Rendez-vous Rue de la Paix…

William – C'est à moi aussi ! Avec un hôtel, 200.000 !

Nina – Je suis ruinée aussi…

William *(à Fausto)* – À nous deux, maintenant… *(William lance les dés.)* Prison, simple visite…

Fausto lance les dés.

Fausto – Allez directement à la Gare de Lyon. C'est bien ce que je pense faire en sortant d'ici. Ce sera moins surveillé que les aéroports…

William lance les dés.

William – Parking gratuit…

Fausto lance les dés.

Fausto – Neuf… Rue de la Paix.

William – C'est chez moi ! 200.000 francs !

Fausto – Je dépose le bilan…

Judith – À la fin, c'est toujours la banque qui gagne…

Fausto fait alors un geste rapide pour s'emparer du revolver de Nina, avec lequel il menace les autres.

Fausto – Désolé, mais je n'ai vraiment pas le choix… *(Les trois autres lèvent les mains en l'air.)* Ceci est un hold-up. Ne faites pas de gestes brusques et tout se passera bien. Par ici la monnaie…

Noir.

Acte 5

De part et d'autre du coucou, William et Judith, assis dans leurs fauteuils, se repassent un joint. Sur la table basse, deux verres et une bouteille. Le coucou chante trois fois.

William – Le coucou chante toujours trois fois...

Judith – Mmm…

William – Je croyais qu'il marchait, maintenant.

Judith – Il marche.

William – Quelle heure il est ?

Judith – Trois heures.

William – Ah, d'accord…

Silence.

William – Je ne sais pas s'il ira très loin avec ses lingots d'or.

Judith – Jusqu'à la frontière italienne, peut-être.

William – J'espère au moins qu'il nous enverra une carte postale…

Judith – Mmmm.

William – Et tes parents à toi, ça va ? Ça fait un moment qu'on ne les a pas vus… Ils ne sont pas morts, au moins ?

Judith – Non, non.

William – Ça leur fait quel âge, maintenant ?

Judith – Je ne sais plus… Ils sont tellement vieux… Je commence à me demander si je ne mourrai pas de vieillesse avant eux…

William – On n'a pas de chance quand même…

Judith – Pourquoi tu dis ça ?

William – On aurait pu espérer que le destin nous donne un petit coup de pouce…

Judith – Allez, ne sois pas si pessimiste… Il faut voir la bouteille à moitié pleine… *(Elle saisit la bouteille et remplit les deux verres.)* On n'a jamais gagné au loto, mais on n'a jamais eu de maladies graves non plus.

William – Mmm… Jamais un contrôle fiscal…

Judith – On n'a même jamais été tirés au sort pour être jurés dans une cour d'assises.

William – Tu as raison. On n'est pas nés sous une bonne étoile, mais pas sous une mauvaise non plus.

Judith – On a dû naître sous un ciel sans étoile.

William – Personne n'a dû s'apercevoir qu'on était nés.

Judith – Et quand on ne sera plus là, personne ne s'en apercevra non plus.

William – On est comme des passagers clandestins sur ce vaisseau fantôme qu'on appelle la Terre...

Ils continuent à boire et à fumer en silence.

Judith – Si ça continue, on va pouvoir dîner sur la terrasse.

William – Nina vient réveillonner avec nous ?

Judith – Bien sûr.

William – Elle amène la dinde, finalement ?

Judith – Oui. Mais je crois qu'elle a renoncé à faire poulet.

William – Tant mieux.

Judith – Dommage que ton père n'ait pas pu rester, on aurait passé une soirée en famille.

William – Il est arrivé comme le Père Noël, mais c'est lui qui repart avec les cadeaux.

Judith – Ça ne fait rien, on va passer un petit réveillon tranquille.

William – Je ne pourrai plus jamais jouer au Monopoly de ma vie.

Judith – Tu as raison. Après une partie comme ça, toutes les autres ne pourraient être que décevantes… (*Silence)* Et si on les ouvrait quand même, ces chambres d'hôtes ?

William – Je viens d'apprendre que mon poste avait été supprimé à la banque… On ne peut plus compter sur mon héritage... Et on a toujours ma mère sur les bras… Alors je veux bien ne pas regarder seulement la bouteille à moitié vide, mais bon…

Judith – J'ai trouvé la bouteille à moitié pleine.

William – Pardon ?

Judith – J'ai découvert ce que ta mère avait fait de l'autre partie du butin.

William – Quoi ?

Judith – Le coucou.

William – Le coucou ?

Judith – Les contrepoids sont en or massif… Et avec la crise financière, le prix du métal jaune a quadruplé ces dernières années…

William – Non !

Judith – Quand elle avait encore toute sa tête, ta mère a dû faire fondre la moitié de ses lingots pour en faire des contrepoids. Au cas où la police trouverait le reste.

William – L'or, ça reste une valeur refuge. Avec la famille, bien sûr…

Judith – Alors ?

William – Quoi ?

Judith – Ces chambres d'hôtes ?

William – Pourquoi pas. À la campagne, je m'emmerderai tellement, je serai bien obligé d'écrire mon bouquin…

Silence.

Judith – Tu es vraiment sûr que ce type était ton père ?

William – En tout cas, il a bien connu ma mère… Mais je ne sais pas pourquoi, j'ai toujours pensé que j'étais le fils du jardinier…

Judith – Ta mère couchait avec le jardinier ?

William – Ça contribuerait à expliquer le mystérieux accident domestique dont il a été victime…

Judith – Sans parler de ton penchant pour l'agriculture.

William – Et puis si mon père, c'est le jardinier, au moins je sais où le trouver. Dans le jardin.

Judith – Oui… Mais pas dans le nôtre…

Silence.

Judith – Il reste encore un peu de tes plants de tomates cerises ?

William – Non. On a tout fumé.

Judith – Quand on sera à la campagne, il faudra que t'en replantes.

Le coucou se met à chanter sans discontinuer en émettant des sons complètement inédits.

Noir.

Fin.

L’auteur

Né en 1955 à Auvers-sur-Oise, Jean-Pierre Martinez monte d’abord sur les planches comme batteur dans divers groupes de rock, avant de devenir sémiologue publicitaire. Il se tourne ensuite vers l’écriture de scénarios pour la télévision, puis revient à la scène en tant que dramaturge. Auteur de plus de cent vingt pièces de théâtre, dont certaines sont devenues des classiques du répertoire (*Vendredi 13, Strip Poker*), il est aujourd’hui un dramaturge français dont les œuvres connaissent une large diffusion internationale. Ses comédies, traduites dans de nombreuses langues, ont été représentées dans plus de cent pays.

Souhaitant favoriser la diffusion de ses œuvres et faciliter leur accès aux compagnies théâtrales, Jean-Pierre Martinez propose ses textes en téléchargement gratuit sur ses sites : https://comediatheque.net/ et https://jeanpierremartinez.net/

Toute représentation publique reste cependant soumise à autorisation auprès de la SACD.

Pour les lecteurs et les compagnies qui préfèrent disposer d’un ouvrage imprimé, ses pièces sont également disponibles en édition papier sur le site The Book Edition.

Pièces de théâtre

Monologues

Comme un poisson dans l'air
Happy Dogs

Pour 2

Alban et Ève
Attention fragile
Au bout du rouleau
Elle et Lui
Euro Star
La Corde
La Fenêtre d'en face
La Maison de nos rêves
La Robe de chambre
Le Joker
Les Naufragés du Costa Mucho
Même pas mort
Pile ou face
Préliminaires
Rencontre sur un quai de gare
Repentir
Réveillon à la morgue
Roulette russe au Kremlin
Une vocation contrariée
Y a-t-il un pilote dans la salle?

Pour 3

Attention fragile
Cartes sur table
Crash Zone
Dessous de table
Horizons
Le Bistrot du hasard
Ménage à trois
Plagiat
Un bref instant d'éternité
Un petit meurtre sans conséquence
Un petit pas pour une femme...
Vendredi 13

Pour 4

Amour propre et argent sale
Appellations d'origines non contrôlées
Après nous le déluge
Bed & Breakfast
Coup de foudre à Casteljarnac
Crise et Châtiment
Déjà vu
Des beaux-parents presque parfaits
Du pastaga dans le champagne
Gay Friendly
Happy Hour
Juste un instant avant la fin du monde
Le Bocal
Le Contrat
Le Coucou
Le Gendre idéal
Les copains d'avant... et leurs copines
Les Pyramides
Les Touristes
Nos pires amis
Photo de famille
Quarantaine
Quatre Étoiles
Requiem pour un Stradivarius
Strip Poker
Un Cercueil pour deux
Un enterrement de vies de mariés
Un mariage sur deux
Un os dans les dahlias
Une soirée d'enfer
Y a-t-il un auteur dans la salle?
Y a-t-il un critique dans la salle?

Pour 5

Crise et Châtiment
Diagnostic réservé
Happy Hour
Il était une fois dans le web
Mortelle Saint-Sylvestre
Piège à cons
Sans fleur ni couronne
Tout est bien qui commence mal

Pour 6 et plus

Apéro tragique à Beaucon-les-deux-Châteaux
Bienvenue à bord
Bureaux et dépendances
Café des Sports
Comme un téléfilm de Noël... en pire
Crise et Châtiment
Diagnostic réservé
Échecs aux Rois
Embouteillage boulevard des Allongés
Erreur des pompes funèbres en votre faveur
Fake News de comptoir
Flagrant délire
Happy Hour
Héritages à tous les étages
Hors jeux interdits
Il était un petit navire
La représentation n'est pas annulée
Le Pire village de France
Le Plus beau village de France
Les Flamants bleus
Les Rebelles
Miracle au Couvent de Sainte Marie-Jeanne
Préhistoires grotesques
Pièges à cons
Primeurs
Réveillon au poste
Revers de décors
Série blanche et humour noir
Spéciale Dédicace
Sur un plateau
Un boulevard sans issue
Un si joli village

Recueils de sketchs
À cœurs ouverts
Alban et Ève
Avis de passage
Brèves de confinement
Brèves de coulisses
Brèves de scène
Brèves de square
Brèves de trottoirs
Brèves du temps perdu
Brèves du temps qui passe
Bureaux et dépendances
Canicule
De toutes les couleurs
Des animaux et des hommes
Des valises sous les yeux
Drôles d'histoires
Elle et Lui
Le Comptoir
Mélimélodrames
Minute, papillon !
Morts de rire
Pas de panique !
Pour de vrai et pour de rire
Sens interdit, sans interdit
Trop c'est trop !
Trous de mémoire
Tueurs à gags

Adaptation
L'Étoffe des Merveilles (d'après l'œuvre de Cervantès)

Autofiction
Écrire sa vie

Essais
Dramaturgies théâtrales
Écrire une comédie pour le théâtre

Poésie
Rimes orphelines

Nouvelles
Vous m'en direz des nouvelles

Toutes les pièces de Jean-Pierre Martinez sont librement téléchargeables sur ses sites :
https://jeanpierremartinez.net/
https://comediatheque.net/

Toutes les chansons de Jean-Pierre Martinez peuvent être librement écoutées sur son site :
https://jeanpierremartinezmusic.com/

Ce texte est protégé par les lois relatives au droit de propriété intellectuelle.
Toute contrefaçon est passible d'une condamnation
allant jusqu'à 300 000 euros et 3 ans de prison.

Paris – Novembre 2011
© La Comédiathèque – ISBN 979-10-90908-18-5
Ouvrage téléchargeable gratuitement